

Vers l'écologie du livre

Manifestes

Au moment où les pensées de l'écologie sont en train de bouleverser les rayons de nos bibliothèques et de recomposer nos relations au monde, quel horizon collectif ambitieux se donner, avec tous les acteurs de la filière livre, pour que notre œuvre commune ait de nouveau une haute valeur écologique ? Quels principes pour guider nos actions ?

Les trois écologies du livre

Les conversations qui ont accompagné la naissance de l'association ont débouché sur un texte qui essaie de définir l'écologie du livre sous ses trois principaux aspects : matériels, sociaux et symboliques. Ce premier manifeste a vocation à évoluer au fil des années, suivant les initiatives qui vont émerger dans la filière.

L'écologie du livre est une invitation à penser l'ensemble des acteurs et actrices du livre et leurs interactions comme formant un écosystème – c'est-à-dire un milieu de vie, tissé et soutenu par un réseau d'interdépendances.

Une telle vision se démarque des réflexions habituelles sur le développement durable, dans le sens où elle cherche à dévoiler une complexité qui oblige à de sérieuses réflexions collectives. Il n'y a pas ici de réponse toute faite. Notre approche s'oppose à l'imposition de *solutions* prêtes-à-penser et souvent techniques qui, en simplifiant un problème, n'en attaquent pas les causes et n'en enrayent pas les conséquences destructrices.

Avec l'écologie du livre, nous souhaitons ouvrir la porte à un questionnement transversal sur les

savoir-faire, les modes de fonctionnement et les pratiques, avec l'ensemble des acteurs et actrices de tous les maillons de la chaîne du livre (de l'autrice à la lectrice, de l'imprimeuse à la bibliothécaire, en passant par l'éditrice et la libraire)⁸. Cette approche interprofessionnelle a pour but de mettre en lumière des problèmes communs dont pourront découler de nouvelles perspectives sur les façons que nous avons de fabriquer des livres, et sur les usages qui en sont fait.

De fait, tout cela nous oblige à tenter de regarder en face la complexité à venir – à tenter de la mesurer. Que cela voudra-t-il dire de publier un livre dans vingt ou trente ans ? Et comment les lecteurs et lectrices y auront-ils et elles alors accès ? Ce que nous proposons donc avant tout, c'est de se donner la possibilité de penser ensemble. Prendre le temps de se questionner à l'aune des bouleversements qui s'annoncent. Car derrière les myriades de pistes qui s'ouvrent à nous, se cachent des projets de société bien différents. L'enjeu, en cela, est de tenter de bâtir une chaîne du livre qui soit adaptée à la société profondément écologique et solidaire que nous avons besoin de faire advenir face aux désastres multiples qui grondent.

8. Nous partons du principe que, dans la chaîne du livre, le féminin l'emporte.

Il s'agit ici de penser des modes d'organisation résilients – c'est-à-dire susceptibles de résister aux chocs –, sans quoi l'objet livre lui-même sera en danger. Pris dans les flux d'une industrie de plus en plus concentrée, atomisée et verticale, le livre se massifie en même temps qu'il se fragilise. Il importe dès lors de se réinterroger sur la fonction sociale du livre et de la lecture, de voir combien et comment les idées qui s'échangent soutiennent les communautés habitantes, et d'envisager en ces temps troubles le livre comme un objet de haute-nécessité⁹.

L'écologie du livre s'appuie ainsi sur trois strates interdépendantes et enchevêtrées, mais que nous présenterons séparément, par souci de clarté : une écologie matérielle, une écologie sociale et une écologie symbolique.

1. Écologie matérielle

Car le livre est un objet manufacturé. En cela, il a une matérialité (du papier, de l'encre, une reliure, une couverture souvent pelliculée) qui soulève de nombreux enjeux d'approvisionnement et de circulation : comment un livre est-il produit ? D'où

9. Voir l'ouvrage collectif *Manifeste pour les « produits » de haute nécessité* (Galaade, 2009), écrit suite aux grèves en Martinique, Guadeloupe, Guyane et Réunion et à leurs dynamiques de *lyannaj* – et dans lequel figure le livre.

viennent les matières premières? Quels sont les trajets de ses différents composants? Quels sont ensuite les trajets du livre lui-même ? etc.

Cette dimension matérielle est souvent la première – voire la seule – à laquelle on pense. Il faut dire que la matière et le transport sont deux sources principales de pollution dans toute industrie. Pour le livre, les chiffres sont rarement clairs et il y a de multiples enquêtes à mener, mais on peut affirmer plusieurs points.

- Une part importante du papier ne vient pas de forêts gérées de façon éco-responsable (et une part importante de la pâte à papier est encore importée de pays de l'hémisphère sud, et notamment de la forêt amazonienne) et la qualité réelle des différents labels verts pose question.

- Un vaste mouvement de délocalisation de l'imprimerie est en cours en France depuis dix ans, qui érode nos savoir-faire et augmente considérablement le nombre d'ouvrages imprimés à l'étranger (l'Europe de l'est devient un lieu d'impression privilégié, tout spécialement pour les livres de poche ; et de nombreux livres jeunesse sont imprimés en Chine).

- Le transport pour l'acheminement, la distribution et le retour des livres a été fortement accru au cours des vingt dernières années du fait de l'orientation massive de l'industrie du livre vers une économie de flux (c'est sur les volumes de fabrication

et de transport qu'une part de plus en plus importante des marges se fait).

- Le nombre de nouveautés publiées chaque année en France a triplé en vingt-cinq ans, et près d'un livre imprimé sur cinq y est aujourd'hui détruit sans avoir été lu car cela coûte moins cher à l'industrie que de le remettre en circuit – ces livres deviennent plus souvent des cartons d'emballage que d'autres livres.

- Les filières de recyclage de papier (et les questions d'économie circulaire qui y sont liées) sont marginales, très peu de budgets de recherche-développement y sont alloués, et les prix y sont souvent prohibitifs (la France y prend, de ce fait, un retard considérable sur d'autres pays).

- Enfin, l'essor du numérique (dont l'empreinte écologique grandissante appelle à penser des modèles sobres et territorialisés) ouvre de nouvelles possibilités intéressantes mais entraîne également la reproduction, dans le monde virtuel, d'un modèle industriel peu soutenable – dont Amazon est le symbole le plus frappant.

Cette écologie matérielle du livre vient questionner un mode de production massifié et industriel dont les conséquences sociales et symboliques sont nombreuses – ces deux dimensions interrogeant, en retour, la viabilité et la pertinence d'un tel modèle de plus en plus monoculturel.

2. Écologie sociale

Car le livre est également une œuvre. En cela, il implique l'assemblage de plusieurs actes de création, singuliers et complémentaires : écriture, édition, maquette, impression, vente, etc. Historiquement, chacune des actrices de cette chaîne de création artistique est un artisan qui possède donc un savoir-faire propre. Reconnaître le rôle – et plus encore la fonction sociale – de chacune des participantes de cet écosystème est une nécessité pour assurer la qualité et la pérennité de la création artistique collective qu'est par nature un livre. Tout talent vient d'un terreau, et l'idée n'est jamais individuelle.

Les récentes logiques industrielles de fluidification, d'uniformisation et de surimpression¹⁰ viennent bouleverser cette constitution historique, et semble dessiner une ligne de partage nouvelle entre livres de création et livres de reproduction. Toutefois, si le livre peut être vendu, il n'est assurément pas seulement une marchandise. La fonction sociale des livres et la richesse culturelle qu'ils produisent ne sont pas monétairement quantifiables – ce qui est d'ailleurs valable pour l'ensemble des activités culturelles.

Il y a donc là une écologie sociale qui se joue : repenser les interdépendances entre chacun des mail-

10. André Schiffrin, *L'Argent et les mots* (La Fabrique, 2010).

lons de cette chaîne, assurer une qualité de vie et d'activité à toutes et à tous, préserver des équilibres de filière qui sont menacés par la concentration du monde éditorial et l'économie de flux qui en découle. Tout ceci peut d'ailleurs se regrouper sous la question plus générale de la répartition de la valeur (qu'elle soit financière, professionnelle, artistique ou sociale) et des approches alternatives qui pourraient permettre de la penser différemment – l'économie sociale et solidaire ainsi que le mouvement des communs offrent des modèles utiles.

Notre approche interprofessionnelle – construite en premier lieu entre acteurs et actrices indépendant.e.s et de terrain – se tourne vers des pistes multiples. Tout d'abord, nous croyons à l'importance et à la pertinence des modèles coopératifs qui assurent des garde-fous collectifs contre les processus trop fréquents d'accaparement et de marchandisation. Face à l'atomisation croissante des métiers et des personnes au sein de la chaîne du livre, nous appelons de nos vœux des espaces-temps d'échange, de mutualisation, d'expérimentation et de décision. Il en va de la définition même de l'éco-responsabilité de la chaîne du livre. S'il faut entendre par « responsabilité » la capacité à répondre de nos actes, il est alors crucial, dans une perspective écologique, de déterminer si ce sont les puissants ou les artisans qui construisent

et orientent cette éco-responsabilité. C'est tout un modèle social qui en dépend. Reste enfin la question centrale des ancrages territoriaux, qui recoupe à la fois le rôle déjà existant (bien que toujours à améliorer) des métiers du livre dans l'art de relier les gens, les collectifs et les communautés entre elles et eux, mais aussi l'organisation à venir d'une société écologique et solidaire, détachée de l'extractivisme et de ses corollaires d'accélération et de croissance permanentes.

Cette écologie sociale (qui comme on le voit se relie aux dimensions matérielles comme symboliques) pose finalement la question de ce que pourrait être une société *œuvrière* – où les actes de soin, d'éducation, de justice, de culture, d'association ne seraient pas considérés comme de « banals emplois » mais comme des activités qui font œuvre (en produisant de la beauté, en donnant du sens et en créant du lien)¹¹.

3. Écologie symbolique

Car le livre, enfin, est un véhicule. En cela, il a une vie qui dépasse l'ensemble des métiers de la chaîne

11. Voir le *Manifeste des œuvriers* (Actes Sud, 2017), ouvrage collectif qui fait suite au mouvement interprofessionnel « L'Appel des appels » lancé en 2008 contre la normalisation et l'évaluation technocratiques et financières dans tous les champs d'activité.

du livre : celle que lui donne un lecteur ou une lectrice. Le livre est un support pour transmettre des savoirs, des idées et des imaginaires. Depuis des millénaires, partout sur la planète, la transmission populaire d'histoires, de récits et d'informations est ce qui forme, soutient et maintient les communautés humaines. Ces savoirs, ces idées et ces imaginaires sont des outils, des balises – et parfois même des armes d'autodéfense – en faveur de la beauté, de la justice, de la liberté, et contre l'ignorance.

Le livre convoque autour de lui de nombreux autres acteurs et actrices (sociaux, éducatifs, culturels, politiques, etc.), ce qui entraîne une vraie exigence à s'interroger sur la qualité, la diversité et l'évolution de la fabrication des livres et des usages qui en sont faits. Cela questionne plus largement nos manières d'éduquer, de faire culture et de créer.

Le concept de bibliodiversité – diversité culturelle appliquée au monde du livre, en écho à la biodiversité – entre en relation directe avec ce troisième aspect symbolique de l'écologie du livre. Il est ainsi nécessaire de penser la diversité qualitative des œuvres mises à la disposition des lecteurs et lectrices dans un environnement donné. D'un côté, cela intègre les enjeux de liberté et d'équité d'expression, qui sont déterminants pour que toutes les voix d'une société (même celles marginales ou d'opposition) puissent être entendues

dans l'espace public. De l'autre, cela renvoie à la façon dont une absence de réelle bibliodiversité conditionne les représentations disponibles pour chaque société – et recoupe, de fait, de multiples dominations croisées¹².

Ce concept de bibliodiversité nous permet également de sortir de notre prisme franco-français, pour considérer la place des livres et les conditions de leur usage partout dans le monde – ce qui renvoie également à la dimension sociale de logiques coloniales internationales, et à la dimension matérielle des désastres écologiques liés à l'approvisionnement et au transport. La bibliodiversité est profondément écologique en cela qu'elle se fabrique avec les marges (linguistiques, culturelles et politiques) et depuis des réalités situées. Elle soutient ainsi l'unité dans la diversité, la « pluriversalité », – faire un monde de plusieurs mondes. De plus, les œuvres d'art opèrent une pollinisation croisée entre elles, avec les autres arts et avec les sociétés, et cette vitalité doit être défendue.

12. Le terme « bibliodiversité » fait référence à un ensemble de publications variées dans le paysage éditorial, représentatives d'un système culturel équilibré où toutes les voix peuvent s'exprimer. Pour de plus amples détails voir l'approche féministe et décoloniale de Susan Hawthorne dans *Bibliodiversité: manifeste pour une édition indépendante* (ECLM, 2016).

Ces trois dimensions (matérielle, sociale et symbolique) font du livre un objet singulier et complexe, pris dans des réalités sociopolitiques qui le soutiennent et qu'il soutient dans le même temps. Objet de haute-nécessité, le livre est un indéniable outil d'imagination et d'émancipation dont la grande diversité doit être préservée et fortifiée. Pour permettre cela, il convient de penser tout en même temps l'éco-responsabilité, la coopération interprofessionnelle et la bibliodiversité. À cet égard, les pensées de l'écologie – et tous les concepts qu'elles véhiculent – s'avèrent être des outils précieux.

En envisageant la chaîne du livre comme un ensemble d'écosystèmes interdépendants, les visions habituelles se transforment. Les rôles et les responsabilités des différents acteurs et actrices se recomposent, deviennent co-constitutifs et co-évolutifs : si l'un ou l'une change, c'est l'ensemble de l'édifice qui doit trouver un nouvel équilibre. Bienvenue dans l'écologie, science des systèmes complexes et art du soin des relations. Par cette approche, la question des responsabilités partagées et des mutualismes se reposent sous un angle nouveau : la concurrence de la prétendue « loi de la jungle » cède la place à la coopération de systèmes solidaires d'entraide et de co-création – ce que l'écologie scientifique appelle « symbiose ».

Si les livres nous montrent bien une chose, c'est que les mondes à habiter sont multiples – des fictions, des images, des sciences et dans tant de directions différentes. La diversité de ces œuvres-mondes est une richesse inquantifiable, mais qu'il est nécessaire de sauvegarder, protéger et soutenir (exactement comme les espèces vivantes en cours d'extinction). Derrière cela, pointe l'horizon du pluriversalisme – l'idée qu'il est possible (voire souhaitable) de faire un monde de plusieurs mondes et de ne pas céder aux monocultures de l'esprit. L'écologie du livre est donc, à la racine, une écologie des imaginaires : un soin porté à tout ce qui s'invente et

qui nous guide, d'une manière ou d'une autre, vers des territoires collectifs émancipés.

La question qui reste en suspens, et à laquelle il convient de s'atteler, est celle de savoir si les modes de production et les usages des œuvres que renferment nos livres seront à la hauteur des métamorphoses écologiques que notre époque impose.

